

XYZ. La revue de la nouvelle



La bête

Pascal Millet

Nouvelliers bretons

Number 81, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Millet, P. (2005). La bête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 41–45.

La bête

Pascal Millet

Pour Johan...

— **T**chad, Rwanda et Côte-d'Ivoire, t'as dû en voir des trucs ?

— Des trucs ?

— Bah, j'sais pas moi. Des macchabées, des membres arrachés, des tas de mouches dans des yeux morts, des... Enfin, j'sais pas... C'est comme pour moi, quand on était en Algérie, on se faisait pas juste sucer par les bicots et leurs fatma. Tu comprends ? Des trucs, quoi. Et quand je dis des trucs, c'est sûr que c'est des machins qui te remuent les tripes, que la guerre c'est pas pour les tapettes, et que toi, c'est évident, après quinze ans d'armée, ç'a dû te péter le cerveau, que c'est même pour ça qu'ils t'ont jeté comme une merde. Avec les médailles et les honneurs, d'accord, mais comme une merde quand même... C'est pas pour rien que tu te retrouves chez les psychos.

— Les psychos ?

— Les louffes, merde, les tarés ! Chut ! T'as entendu ? !

Un bruissement, peut-être une branche. La bête rôdait, furetait, retournait la terre, cherchait des racines ou s'astiquait la peau contre le tronc d'arbre badigeonné d'urine.

— C'est lui, c'est sûr. Tu le vois ?

— Rien...

Le vieux fouillait la nuit, cherchait la masse sombre et vivante du sanglier, voulait percer l'obscurité du bout de son fusil comme s'il s'agissait d'une lampe torche.

— La saloperie ! Je l'entends qui repart...

Il n'y a plus eu aucun bruit, sinon la respiration plus intense des deux hommes.

— Je te jure que je vais me le faire !

L'autre n'a pas répondu. Il a sorti une cigarette d'un paquet, l'a coincée entre ses lèvres.

— Tu vas pas fumer, non ! C'est pas le moment, tu sais ça quand même !

Il savait, il savait depuis toujours, on le lui avait tellement rabâché. Ni fumée ni forme, jamais. C'est pour ça qu'il fallait casser les courbes de son visage, se transformer avec du cirage, du noir et du kaki, avant de jouer à la guerre, comme une gonze devant un miroir. Après, il y avait la planque, comme ce soir. Attendre, attendre l'ennemi ou la bête, guetter, toute une nuit, et l'avoir dans son viseur ou sa lunette. Et attendre encore, l'ordre ou le contre-ordre, ne pas bouger, retenir sa respiration, poser son index sur la queue de détente et, lentement, sans accroc, appuyer.

— Jamais j'aurais pensé que t'allais sauter les plombs, merde. L'armée, c'est quand même la bonne gâche, surtout aujourd'hui, le boulot court pas les rues. C'est sûr, là-bas, au Tchad, t'as dû en voir de drôles. Mais quoi, ça faisait aussi partie du jeu, non ?

Il a remis sa cigarette dans le paquet, le paquet dans la poche de son treillis, et il a regardé droit devant lui. La nuit. Le Tchad, des mouches partout, et cette chaleur, à croire qu'on ne tuait que dans les pays chauds. Il se souvenait des hommes et des femmes qu'il avait eus dans sa lunette. Des cibles. Distance deux cents mètres, fusil F.R.F.1, tireur d'élite, entraînement sur ballons de baudruche, une cartouche, un impact, toujours dans la cible. Aujourd'hui, on disait *sniper*...

— C'est quand même grâce à moi que t'as fait carrière, hein ? Déjà tout gamin tu t'entraînais avec la 22. Tu voulais toujours tirer, chasser le lapin. Et le chat, tu te souviens du chat ? Ça devait être celui de la ferme d'à côté, putain, à trente mètres que tu l'as eu, le matou. Et quoi, t'avais quel âge ? Dix ans, non ?

— Dix ans et demi...

— Tu t'en souviens ? Moi, en tout cas, je m'en souviens. T'as tiré, le matou a fait la culbute et, toi, t'as couru comme un lièvre pour voir le résultat. Tout fier que t'étais. Je l'ai eu en plein dans la gueule, tu criais. Et tu le tenais par la queue, au-dessus du sol. La bestiole avait la mâchoire fracassée et les yeux déjà vitreux. Une panthère, tu disais. Putain, tu t'en souviens ?

— La baffe, je m'en souviens... Ouais, le chat et la baffe...

— La baffe, gars, je te l'ai déjà expliquée. Tuer, oui, mais jamais lâcher son arme, toujours trimballer son flingue. Et c'est pour ça que je t'ai claqué. Je t'ai claqué et je t'ai offert la 22. C'était, comment on dit déjà, tiens, c'est ça, comme un rite de passage, non ? Puis, ton sous-officier, plus tard, il a dû te le dire aussi, non ? Un flingue, tu couches avec, c'est comme ta bite, tu t'en sépares jamais, sous aucun prétexte.

— C'est fini, ça...

— Je le sais bien que c'est fini, ça ! Et je sais que t'as dû en baver pour changer à ce point. Merde, on est là tous les deux comme avant et toi t'as même pas ton fusil. C'est dur, non ? Et si je le loupe, s'il se débîne entre mes pattes, je fais quoi ? T'as vu les dégâts, t'as vu ce qu'il a fait, ce salaud ? Le champ au complet qu'il a retourné, et c'est un mâle, je te jure, il y avait qu'à l'entendre tout à l'heure, et que je te colle mon odeur sur la pisse qu'on a répandue. Va revenir dans le coin si on le bute pas, avec ses femelles en plus, et là, bonjour les récoltes !

— Ici, sont protégés les sangliers. On peut pas tirer dessus, c'est comme les oies sauvages...

— Les oies sauvages ! Et tu crois que les assurances vont rembourser les dommages ? Faut régler les choses à notre manière, comme toujours, puis dis-toi que ça te fait prendre l'air, que ça te sort de ta maison de repos. Peut-être même que tu pourrais rester chez nous, ta mère, elle serait heureuse. En tout cas, on en reparlera une fois redescendus de ce putain d'arbre. Y va bien se pointer, cette nuit ou demain, faudra bien qu'y vienne, et là... Il est quelle heure ?

— Deux heures...

— Bon, ça devrait être réglé à l'aube alors, tu crois pas ?

L'aube, toujours blanche, avec le réveil de la nature, les premiers bourdonnements et les premiers rayons de soleil. Le plus bel instant de la journée, le plus irréel aussi. Un souffle tiède, comme l'haleine d'une femme, jeune et belle, blottie dans un lit, les paupières mi-closes. Et plus tard, la chaleur, trop dure dans le creux des reins, position du tireur couché, avec la sueur dans les

yeux, et les mirages, les formes floues, au loin, qui se déplacent en silence. Guetter l'instant, attendre l'ordre, tirer, voir dans la lunette une tête exploser, se répandre sur le torchis immaculé d'une case. Giclée rouge, rouge sur blanc, tache, test de Rorschach, toujours rouge sur blanc, mais peaux noires.

— Qu'est-ce tu racontes ?

— Rien, me suis endormi...

— Endormi ? Ben, merde alors ! On chasse le gros et toi tu roupilles. Ça me fait penser, tiens, quand ta mère elle voulait plus que tu t'endormes avec ta peluche. Cinq ans que t'avais, et toujours à téter ton nounours. Mais t'as vite arrêté, parce que moi, l'ours, je te l'ai drôlement remplacé. Hein ? Tu te souviens ?

— Ouais...

— Sans rire, tu te souviens avec quoi j'ai remplacé ta peluche ?

— Ouais, un lapin mort...

— Un lapin mort, ouais monsieur ! Je t'ai obligé à dormir avec un lapin mort attaché au bout du pouce ! Ta mère qui m'avait engueulé. C'est pas des façons, qu'elle disait. Et si ça le trouble, pour plus tard... Tu me diras, l'avait pas tort, parce que de la bidoche après, t'as jamais voulu en avaler. Un bordel que c'était pour te faire becqueter. Mais moi, tes assiettes, je te les faisais manger. Ça pouvait prendre des heures, mais merde ! tu la mâchais et tu te l'avalais ta viande. Et pas question que ça reste dans tes joues comme un écureuil pour tout recracher après ! Oh ! non ! Je veillais au grain, et t'as vu ce que t'es devenu. Un beau gars, non ? Merde ! écoute, il est revenu, il est là, je l'entends.

Il était là, les deux hommes entendaient l'animal, les branches mortes, les grognements. La bête se vautrait, marquait son territoire, tournait et retournait la terre, cherchait le grain dispersé, le maïs empoisonné, l'odeur d'urine. Et sur son perchoir, dans l'aube naissante, le chasseur a vu la masse sombre s'agiter sous lui. Il a épaulé, pris son temps, ajusté la colonne vertébrale de l'animal. Une balle à ailettes, juste sous l'oreille. Il y a eu la détonation, un bruit d'orage, sourd, qui a résonné et s'est perdu au fin fond de la forêt.

— Fini, putain! L'est tombé, le salaud! Allez, aide-moi, je vais descendre en vitesse pour le castrer. Faudrait pas qui se pisse dessus, le fumier, la viande serait pas mangeable.

Déjà l'homme se débarrassait de son fusil pour saisir son poignard, une lame effilée, dure et solide, aiguisée comme un rasoir.

— Tu me balanceras mon flingue quand je serai en bas. Et casse-toi pas la gueule dans l'échelle. Faut que je te ramène entier chez les psychos.

L'homme est descendu, le couteau à la main, a retourné le sanglier sur le flanc. Il a levé la cuisse arrière de l'animal, a cherché les testicules, les a trouvés et, d'un coup net, a tranché le sexe de la bête.

— Saloperie, voilà ce que ça coûte de bouffer du maïs. Bon, alors, le félé, tu descends, oui ou merde. Eh! mais qu'est-ce que tu fous avec ce fusil? Attention, c'est dangereux, reste une balle là-dedans!

— Mange!

— Quoi?!

— Mange, j'ai dit. Bouffe-lui les couilles.

Et l'ancien militaire a eu un bref sourire sur les lèvres...